

Rituelles

Eliane

« Chercher un chat, frapper aux portes, c'est parfait pour une femme ! », rigole le brigadier Vantieghem en me glissant un papier avec le nom de la rue.

Je suis la seule assistante de police de la commune de Jette. On nous compte encore sur les doigts d'une main, à Bruxelles. Et c'est comme ça que je me retrouve à sonner au 135 de la rue Esseghem, en ce matin d'octobre 1953.

Je sonne, et j'espère que la porte va s'ouvrir sur l'homme au melon. Je l'ai vu dans le journal « Le Soir ». Il est connu, il peint des pipes et des bilboquets. Mais c'est une femme mince et élégante qui apparaît devant moi. Elle tient devant sa figure une petite toile la représentant. Le geste est si naturel que je mets quelques secondes à comprendre que ce n'est pas son vrai visage. Je ne sais plus qui de la toile ou de la femme me regarde.

En me tordant le cou, je finis par l'apercevoir lui au fond du couloir. Il se tient à l'arrière, dans la cuisine, comme s'il attendait que quelqu'un le regarde...

Lily

J'ouvre. Une femme se tient devant moi. Elle porte un tailleur bleu marine sombre, une chemise blanche et un foulard. Son uniforme est bien coupé. Elle devrait défaire ce chignon qui lui donne un air austère.

Vous n'auriez pas vu un chat noir avec une patte et la queue blanche ?

Je vois bien qu'elle se contorsionne pour scruter le corridor, comme si j'étais dans le chemin. Elle doit le chercher, lui. Cette femme n'a rien compris : elle ferait mieux de se concentrer sur Georgette, sa muse.

Je sens le regard perçant d'Irène dans mon dos pendant que je tiens Loulou dans le bras gauche et la petite toile de la main droite, à la hauteur de mes yeux. Ma main se crispe légèrement, je lève le bras un poil de cul plus haut, pour que le regard de Georgette masque le mien.

La femme poursuit :

On fait le tour du quartier à la demande de votre voisine du 157. Elle a perdu son chat. Il s'est peut-être blessé en tombant du muret, ou alors il est coincé dans un jardinet...

Irène

Lily se débrouille vraiment bien. On en oublierait presque que Loulou est empaillé, tant elle tient sa tête avec sérieux. Je vois le doute s'installer dans le regard de l'assistante de police quand le vrai Loulou aboie dans la chambre. Elle fixe le chien empaillé, puis la porte de la chambre, puis de nouveau le chien.

Le fer à repasser pèse son poids dans ma main. La table, la fenêtre qui donne sur la cour arrière, la cheminée - tout est à sa place, sauf nous. Nous avons échangé les rôles. Avec le succès de René, cela devenait trop lourd pour nous deux. Nous étions sur le fil, Georgette et moi. Il était temps de sortir du tableau. Grâce à cette jeune retoucheuse, c'est chose faite.

Lily

Voilà déjà six mois que je couds pour elles. Des ourlets, des retouches invisibles, des doublures. Pendant que mes mains s'occupent du tissu, mes yeux observent. Un manteau porté autrement, une voix qui répond à la place d'une autre, une façon de se taire qui n'est pas la même d'un soir à l'autre.

Aussi, le soir où Irène me tend un manteau qui n'est pas à elle et me dit : « Il faut le reprendre », je comprends tout de suite qu'il est question de bien plus qu'une retouche, et je hoche la tête d'un air entendu.

Le lendemain, quand le téléphone en bakélite sonne, Georgette souffle :

— Ce soir, c'est Lily qui répond.

Georgette

J'ai mis son melon. Il me va bien. Dans le miroir de l'office, je me vois saisir le paquet de chicorée Pacha, m'avancer vers le plan de travail. J'y observe un René approximatif qui ouvre le tiroir de la cuisine, recule d'un pas et me sourit. Je prends beaucoup de plaisir à copier les mimiques de mon mari.

Je sens la belle captive. Cette assistante de police s'est prise au jeu, elle me cherche du regard. Elle va jusqu'à se déboîter le cou pour percer le tableau au-delà du seuil, au travers de Lily et d'Irène !

Quant à moi, je jouis de l'étonnement de la jeune femme face à ce théâtre domestique. Rien ici n'est vrai. Tout est composition. J'adore tirer les ficelles de ce kaléidoscope ludique. René aurait raffolé de cette scène dont l'homme a été éradiqué.

Eliane

Quand la toile me répond qu'elle n'a pas vu de chat noir à la patte blanche, je referme la porte.

Le vertige s'empare de moi. Je ne sais plus ce qui est vrai. Je ne sais plus que croire. Une peinture qui me dévisage, un chien empaillé qui aboie, un éclat

étrange dans les yeux d'une femme qui repasse mais dont les mains ne sont pas usées par le travail manuel. Même le peintre sonnait faux.

J'aurais dû demander pourquoi ce chien empaillé a aboyé, mais... je ne l'ai pas fait. Le brigadier m'a demandé de chercher un chat, et il n'y a clairement pas de chat au 135, rue Esseghem.